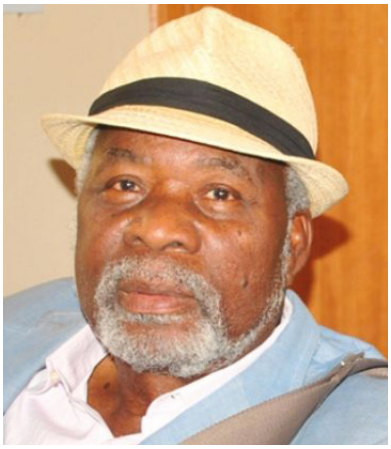
Proceedings of the Royal Academy for Overseas Sciences
1 (2023 – 1): 115-117

Francis Abiola Irele

(Ora, Nigeria, 22 mai 1936 – Boston, États-Unis, 2 juillet 2017)



Quand Francis Abiola Irele meurt le 2 juillet 2017 à Boston à l'âge de quatre-vingt-un ans, le prix Nobel Wole Soyinka écrit un poème intitulé *Olohun-Iyo* («l'artiste à la langue salée» en yoruba) en son honneur et qui contient le vers «You spun a rainbow of insights over the waters of Dispersal» [1]*. Cette phrase constitue une mise en abyme poétique de l'important travail académique du critique littéraire nigérian Abiola Irele, un polyglotte et cosmopolite qui a étudié les littératures africaines et celles de la diaspora noire, surtout de la Caraïbe, de façon comparatiste et intégrale, en dépassant les frontières de langue instaurées par les pouvoirs coloniaux.

Né le 22 mai 1936 dans une famille catholique et de classe moyenne à Ora, au sud du Nigeria britannique, Irele grandit à Enugu et Lagos et étudie au *Ibadan University College* — qui se prépare alors à sa décolonisation progressive — à partir de 1957. Socialisé en anglais et en plusieurs langues africaines (igbo, edo, yoruba), Irele se définira comme «a detribalized African» [2], soit comme un cosmopolite africain et un panafricaniste de conviction. En 1960, il obtient une bourse et fait partie de la toute première génération des Ouest-Africains anglophones à étudier en France où il soutient, en 1966, à la Sorbonne, une thèse sur Aimé Césaire. Collaborateur d'Alioune Diop chez *Présence Africaine* dès 1963, les années 1960 sont marquées par l'immersion d'Abiola Irele dans la vie intellectuelle parisienne et le monde francophone, mais aussi par l'aiguisement de sa pensée politique dans cette décennie de la décolonisation.

En 1964, il publie un article bref, mais important: «A defence of Negritude» dans le magazine *Transition* à Kampala en Ouganda [3], l'une des trois revues majeures de la décolonisation littéraire en Afrique anglophone à côté de *Black Orpheus* (Ibadan) et *Drum Magazine* (Johannesburg). Tout au long de sa carrière, Irele restera un grand défenseur de la négritude parmi les intellectuels anglophones qui étaient souvent plutôt sceptiques, sinon ouvertement hostiles, envers ce mouvement philosophique et littéraire francophone, d'où le titre «The last prophet of Negritude» qui lui a été conféré par Adekeye Adebajo dans un des premiers parmi les nombreux articles nécrologiques qui lui ont été consacrés [4]. L'unité et le dialogue entre les littératures «noires», c'est-à-dire africaines et afrodiasporiques, sont restés un fil conducteur du travail d'Irele.

De retour en Afrique après sa thèse, Irele poursuit sa carrière universitaire au Ghana (*University of Ghana,* Accra) et au Nigeria (*Teachers Training College,* Lagos; *University of Ile-Ife*; *University of Ibadan)*. En 1968, il est nommé rédacteur en chef de la revue *Black Orpheus:*

* Les chiffres entre crochets [ ] renvoient aux notes et références, p. 115.

A Journal of African and Afro-American Literature qui avait été fondée par Ulli Beier en 1957. Nommé professeur à Ibadan en 1975, il devient le véritable fondateur des études françaises et francophones nigérianes. Sa fameuse leçon inaugurale de 1982, «In praise of alienation», prône le potentiel progressiste de la modernité et d'une hybridité culturelle postcoloniale, s'érigeant ainsi contre un certain traditionalisme.

À partir des années 1970, Irele compte parmi les chercheurs nigérians, pour ne pas dire africains, les plus reconnus et est élu membre correspondant de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer dès 1978. En 1989, il est nommé professeur à la chaire de littérature africaine, française et comparée de la *Ohio University*. Fuyant le régime militaire d'Ibrahim Babangida, il quitte donc le Nigeria et poursuit alors sa brillante carrière aux États-Unis où il devient l'un des membres les plus actifs de la *African Studies Association* et de la *African Literature Association* [5]. En 2003, il rejoint la *Harvard University* comme professeur d'études africaines et afro-américaines. Un bref retour au Nigeria suivra en 2010 quand Irele deviendra président-fondateur de la *Kwara State University*, une nouvelle institution à laquelle il fera généreusement don de sa bibliothèque. C'est aux États-Unis, cependant, qu'il passera les dernières années de sa retraite.

On lui doit parmi beaucoup d'autres publications les monographies suivantes: *The African experience in literature and ideology* (1981, rééditée en 1990); *The African imagination: Literature in Africa and the Black Diaspora* (2001); *Négritude et condition africaine* (2008); *The Negritude moment: Explorations in francophone African and Caribbean literature and thought* (2010). Abiola Irele fut également, avec Simon Gikandi, l'éditeur de la *Cambridge history of African and Caribbean literature* (Cambridge, Cambridge University Press, 2004) et, avec Biodun Jeyifo, l'éditeur de la *Oxford encyclopedia of African thought* (Oxford, Oxford University Press, 2010), deux ouvrages de référence majeurs pour les études littéraires africanistes. Son dernier livre, *The African scholar and other essays*, publié à Ibadan en 2019, rassemble ses réflexions sur les possibilités et le devoir d'une pensée africaine à l'ère du néocolonialisme et de la mondialisation [6].

La diffusion des œuvres et la didactique littéraire étaient également une préoccupation majeure d'Abiola Irele. Ainsi, il a réalisé une anthologie anglaise, *Selected poems of Léopold Sédar Senghor* (1977), pour les écoles au Nigeria; une réédition annotée du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire en 1994 et en 2017 pour la traduction anglaise; plusieurs contributions majeures pour l'ouvrage de référence, *Teaching with the Norton anthology of world masterpieces* (1997); une édition critique de *Things fall apart* de Chinua Achebe (2008). Il fut également l'éditeur de l'important recueil *The Cambridge companion to the African novel* (2009).

En 1981, la couverture de son ouvrage, *The African experience in literature and ideology*, indique déjà clairement l'approche comparatiste d'Irele: on y trouve la photographie d'une sélection de livres dont la majorité a paru dans la célèbre *Heinemann African Writers Collection* et qui inclut des titres de Mongo Beti, Bernard Dadié, Frantz Fanon, Camara Laye, Kwame Nkrumah, Gabriel Okara, Ferdinand Oyono, Senghor et Soyinka. Abiola Irele était alors un des rares chercheurs à étudier aussi bien la littérature francophone, surtout de la négritude, et la littérature anglophone, surtout de son Nigeria natal. Les littératures orales et dans les langues africaines sont également considérées par Irele au même titre d'importance que les littératures

postcoloniales europhones. Cette approche intégrale des littératures africaines reste encore trop rare de nos jours et devrait être un modèle pour l'avancement des études littéraires africanistes.

NOTES ET RÉFÉRENCES

[1] Publié online par *PremiumTimes – Nigeria* le 20 juillet 2017 (https://opinion.premiumtimesng.com/2017/07/20/for-francis-abiola-irele-olohun-iyo-by-wole-soyinka/).

[2] Lettre d'Abiola Irele à Jahnheinz Jahn du 15 juin 1965 (Jahnheinz Jahn-Archiv, Universitätsbibliothek der Humboldt-Universität zu Berlin). Janheinz Jahn et Abiola Irele se sont rencontrés pour la première fois lors de la visite de Jahn au Nigeria en 1959 et ils ont correspondu entre 1959 et 1972. Les archives contiennent au total cent soixante-cinq lettres et constituent une source importante pour la biographie d'Abiola Irele qui reste à écrire.

[3] Abiola Irele, «A defence of Negritude», in *Transition*, 13(1964): 9-11.

[4] Adekeye Adebajo, «Farewell to the last prophet of Negritude», in *The Guardian* (25.07.2017).

[5] En 2020, la revue *JALA* (*Journal of the African Literature Association*) a publié un numéro spécial, *Critical Masters: Abiola Irele*, 14(1), en hommage à Abiola Irele qui rassemble des témoignages personnels.

[6] Sa bibliographie complète a été établie par sa fille Augusta Atinuke Irele dans *JALA*, 14(1-2020): 133-141.

Susanne Gehrmann